

ON S'ABONNE :

PARIS, rue du Croissant, 12.
 DÉPARTEMENTS ET ALSACE-LORRAINE, chez les libraires, les directeurs de poste et de messageries, et aux Agences de la Société Générale.
 ALLEMAGNE, dans les bureaux de poste et chez V. A. Ammel, libraire, rue Brûlée, 5, à Strasbourg.
 ANGLETERRE, à Londres, chez MM. Dolley, Davies & Co, 1, Finch Lane, Cornhill, et à l'Agence de la Société Générale, 38, Lombard Street, E. C.
 AUTRICHE, BELGIQUE, ESPAGNE, HOLLANDE, ITALIE et autres pays de l'Union postale, dans les bureaux de poste et chez les libraires.

APRÈS BOURSE
 QUATRE HEURES

	Baisse	Raie
3 0/0	80 95	» » » 10
3 0/0 amortiss. .	82 65	» » » 10
4 1/2 0/0 1883 .	108 90	» » » »
Cous. anglais .	100 3/16	» » » »
Italien	95 05	» » » 15
Flor. autric. (or).	89 1/2	» » » »
Esp. Extér. nouv.	57 5/8	1/16 » » »
Egyptien 6 0/0 .	333 75	» » » 1 25
Ch. Égyptiens .	453 75	3 75 » » »
Turc 4 0/0 (nouv.)	16 05	» » » 10
Banque ottomane	533 75	» » » »

PARIS, 19 AOÛT

DERNIÈRES NOUVELLES

INTÉRIEUR

Notre futur ministre en Chine

On assure dans le monde diplomatique que M. Patenôtre ne conservera pas longtemps le poste d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de France en Chine.

Son successeur ne serait autre que M. Cogordan, conseiller d'ambassade, chargé de négocier un nouveau traité de commerce avec les représentants du Tsong-Li-Yamen.

Cette mission n'aurait été confiée à M. Cogordan, que pour l'aider à conquérir le plus vite possible le grade de ministre plénipotentiaire.

Nota : M. Cogordan est le gendre de M. Ducloux. Cette parenté explique la fortune rapide de ce jeune diplomate.

M. Allain Targé, ministre de l'Intérieur, est rentré ce matin à Paris, accompagné par M. de Girardin, directeur de son cabinet.

Le ministre de la guerre a reçu ce matin du général de Courcy une lettre relative à des questions de matériel pour les canonniers.

Cette dépêche ne parlant pas de l'épître châtimentale à Halbourg, il y a lieu de croire que la situation est la même au Tong-King.

EXTERIEUR

Saint-Petersbourg, 19 août.

Un service divin a été célébré au régiment des gardes du corps Preobrazhenski au lieu hier au camp de Krassnoté-Selo, en présence de l'empereur, de l'impératrice et des grands-ducs.

Il y a eu ensuite un déjeuner, auquel ont assisté le général de Schewitz, ambassadeur d'Allemagne, le général de Werder, plénipotentiaire militaire allemand, et M. de Weisshelm, conseiller à l'ambassade d'Autriche.

L'empereur de Russie a porté un toast à l'empereur d'Autriche, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de ce souverain.

New-York, 19 août.

Une dépêche de Lima annonce que les troupes du gouvernement qui occupent Cantal ont été surprises et battues le 15 août par les insurgés.

Le général péruvien Bustamante s'est tué d'un coup de revolver, en voyant la bataille perdue.

INFORMATIONS

M. le comte de Mouy, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France à Athènes, est arrivé à Paris en vertu d'un congé.

L'absence de notre représentant sera d'environ deux mois ; il ne doit retourner à son poste qu'après les élections législatives.

Pendant ce temps, notre légation en Grèce sera gérée par M. de Lavaré de Saint-Fortuna, deuxième secrétaire d'ambassade, qui vient d'être accrédité comme chargé d'affaires.

Le ministre de la guerre vient de désigner la mission militaire chargée, cette année, de suivre les grandes manœuvres de l'armée austro-hongroise. Elle est composée de la manière suivante :

Chef de mission, le général de brigade Fay, commandant la 14^e brigade d'infanterie.

MM. de l'Espée, capitaine instructeur au 16^e régiment de dragons ; Thomas de Pange, capitaine à la 2^e batterie du 11^e régiment d'artillerie.

Le colonel de cavalerie breveté de Salles et le capitaine d'artillerie breveté Bianchi, tous deux attachés militaires à l'ambassade française de Vienne.

Après avoir pris les instructions du ministre de la guerre, ceux de ces officiers qui se trouvent actuellement à Paris partiront à la fin du mois pour s'acquitter de leur mission.

Beaucoup de membres du conseil municipal de Paris étant candidats aux élections législatives des 4 et 18 octobre prochain, il en résulte que cette assemblée ne pourra guère être convoquée qu'après cette dernière date.

Les représentants de la ville de Paris n'auront donc, cette année, qu'une session de deux mois et quelques jours pour voter le budget de 1886 et examiner les nombreuses affaires portées à l'ordre du jour : question des logements à bon marché, construc-

tion d'une Bourse de commerce classant des opérations à exécuter au moyen des ressources extraordinaires, etc., etc.

Nous avons relaté hier, très brièvement, la mesure d'expulsion qui vient d'être prise par les autorités allemandes contre M. Rotham, diplomate français, qui s'est signalé non seulement par ses services, mais par des publications d'un haut intérêt. L'acte commis par la police tudesque est tellement insolite, tellement contraire à la courtoisie que se doivent les nations vivant en bonne intelligence, que nous désirons, avant de l'apprecier comme il convient, connaître à cet égard le sentiment des publicistes allemands. Nous espérons trouver, dans les journaux prussiens qui arriveront à Paris aujourd'hui les motifs ou les prétextes invoqués par les agents de M. de Bismarck pour justifier cette violence. Aussi renvoyons-nous nos commentaires à demain.

AVIS AUX ÉLECTEURS

La Crise commerciale

Les six premiers mois de l'année 1885 ont donné, pour le commerce extérieur de la France pendant cette période, les résultats qui suivent :

Importations . . . 2 milliards 193 millions
 Exportations . . . 1 milliard 568 millions
 soit une différence de 625 millions au détriment des exportations, ce qui veut dire que pendant six mois nous avons vendu à l'étranger pour 625 millions de moins que nous ne lui avons acheté.

Ainsi s'explique en grande partie la crise qui sévit depuis plusieurs mois dans les régions commerciales et industrielles.

Nous avons demandé, à propos des légitimes réclamations et des protestations indignées contre l'assassinat d'Olivier Pain, pourquoi l'on n'accordait pas même un souvenir au courageux consul de France à Khartoum, M. Herbin, mort en se dévouant pour essayer de sauver Gordon. Qu'il nous soit permis aujourd'hui d'examiner la question d'Olivier Pain sous un autre point de vue.

Qu'a fait le gouvernement anglais à propos de son national M. Shaw ? Il a demandé et obtenu pour lui une indemnité pécuniaire.

Pourquoi la France ne demanderait-elle pas à l'Angleterre qu'elle, à l'assassinat d'Olivier Pain une indemnité en faveur de la famille de la victime ?

Certes, la réclamation serait fondée dix fois, cent fois ; mais la République, qui ne recule pas devant la honte d'accorder une pension à la veuve d'un politicien qui n'a rien fait pour le pays, n'aura pas le courage d'élever la voix pour obtenir une réparation légitime.

En Seine-et-Oise

Les circonstances de l'élection de M. Léon Say à la présidence du conseil général de Seine-et-Oise donnent lieu depuis deux jours à une polémique entre la République française et le Journal des Débats.

Ce journal se garde bien de triompher bruyamment, parce que peut-être le succès, penible d'ailleurs, de lundi, ne lui a pas fait oublier l'accueil si peu flatteur reçu naguère par M. Léon Say dans le banquet conservateur de Dourdan ; mais l'opportunisme ne s'en repaît pas moins en reproches amers contre le centre gauche, qu'il accuse, au moment même où se préparent les élections législatives, de paraître disposé à abandonner le camp républicain.

Cette accusation se rattache évidemment au bruit répandu dans le département de Seine-et-Oise, de la possibilité d'une entente entre les conservateurs et les républicains modérés.

La Patrie en est occupée dès le 13 juillet. Depuis cette époque, il est exact que le projet n'a pas été abandonné, et l'on a continué à parler d'une liste de transaction, sur laquelle se rencontreraient trois impérialistes, trois royalistes et trois républicains de nuance conciliatoire.

Il faut ajouter que, si cette idée présente des avantages, elle rencontre cependant encore les mêmes objections qu'au début. On peut faire observer qu'il y aurait, d'une part, une suggestion de s'unir pour le ballottage ; mais, on attendait, on doit se demander s'il ne conviendrait pas que chaque parti se complût à affronter séparément le premier tour de scrutin : cela fournirait des bases équitables pour dresser définitivement la liste de conciliation. — Telle était voila un mois, et telle est toujours notre opinion.

Voici, à ce sujet, comment nous raisonnons. Nous disons que s'adresser à l'importance quel comité disposé à accepter les solutions gouvernementales toutes faites, en dehors de la souveraineté nationale, et prendre dans ce comité trois candidats pour les ajouter aux trois royalistes, ce serait accepter une liste où le système orléaniste serait représenté par six noms contre trois seulement réservés à l'idée démocratique. Or, il est certain que cette proportion ne serait pas concordante avec l'ensemble de l'opinion des électeurs.

Dans ce département de Seine-et-Oise, écrivions-nous le 13 juillet, qui, en maintes circonstances, a publiquement affirmé ses sentiments démocratiques, c'est à la démocratie indépendante que devrait, tout d'abord, s'adresser ceux qui teute-

ront de diriger le mouvement électoral en lui donnant toutes les satisfactions qu'elle est en droit d'exiger.

C'est donc pour satisfaire cette démocratie que nous voudrions que l'élément qui la représente ne fût pas étouffé, dans la proportion de trois contre six, au moyen d'une liste de conciliation mal conçue.

C'est enfin pour que cette démocratie participe elle-même en quelque sorte à la préparation de la liste définitive et désigne des candidats, que nous avons proposé de réserver l'alliance pour le second tour de scrutin.

LA BESOGNE DE VARZIN

Pendant que les ministres républicains de France, hypnotisés, comme disait le général Lewal, par l'approche des élections, s'étudient à ne rien faire et même à ne rien dire ; pendant que M. de Freycinet, l'homme d'Etat du présent cabinet, pratique la politique des perdrix et des autruches qui, débordant leur tête dans un bûcher, s'imaginent qu'aucun chasseur ne les pourra viser, un événement de la plus haute gravité, d'une importance capitale s'accomplit à Varzin, l'une des résidences de M. de Bismarck. On sait que M. Kalnoky, le chancelier de la monarchie austro-hongroise, s'y est, depuis quelques jours, transporté de sa personne et que l'objet des négociations qu'il y poursuivait était d'établir une sorte d'union douanière entre les deux empires du centre de l'Europe. On doutait jusqu'ici de l'heureux aboutissement de ces pourparlers ; mais aujourd'hui le doute n'est plus possible. Tous les journaux importants d'outre-Rhin considèrent l'entente comme établie, le traité comme conclu. Certaines distinctions honorifiques exceptionnelles accordées, ces jours derniers, par M. de Bismarck aux personnalités autrichiennes qui se sont montrés les partisans particulièrement résolus de cette union douanière, viennent confirmer à cet égard les informations de la presse. Bref, les frontières commerciales des deux pays seront ainsi définitivement abolies, du moins temporairement abaisées.

Les conséquences économiques de ce fait seront, certes, presque incalculables. L'Autriche, qui a les issues sur la mer, qui manquent à l'Allemagne ; l'Autriche, qui tient dans sa main les clefs de l'Orient par les Portes de fer, par Trieste et bientôt par Salonique, deviendra l'agent d'exportation de cette petite industrie allemande si vivace et si puissante par la modicité de ses besoins et par le bon marché de ses productions. Les chemins de fer suisses, italiens et même français, ne recevront plus le transit venant de la Hollande, des bords du Rhin, de l'Alsace ou de la Thuringe à destination d'un port de la Méditerranée ou de l'Adriatique ; ce transit alimentera le trafic des lignes ferrées allemandes, et les marchandises dont il se compose seront dirigées vers le Danube ou vers Trieste. De son côté, l'Autriche et la Hongrie trouveront sur les marchés allemands une facile écoulement de leurs produits agricoles.

Mais, pourtant, les suites économiques de cette modification des rapports de voisinage entre l'Allemagne et l'Autriche nous semblent de peu d'importance en regard de ses résultats politiques probables.

Tout homme qui a étudié d'un peu près l'histoire de l'Allemagne contemporaine sait que le point de départ de l'unification politique de ce grand pays a été l'union douanière de tous les Etats de l'ancienne Confédération. Le Zollverein habitua les Allemands à se regarder comme les membres d'un même corps de nation. Il fut l'instrument dont les agitateurs unitaires, à la tête desquels il est juste de placer M. de Bismarck, se servirent pour faire germer dans les cœurs tudesques cette idée faussée d'ailleurs, que l'unité politique et militaire des peuples germains serait, pour ces peuples, un grand bienfait social. Comme l'union douanière se traduisait, pour les commerçants et pour les consommateurs, par une économie toute claire, l'économie des droits qu'ils auraient payés aux Etats intermédiaires, des sophistes intéressés en inféraient que l'union politique rendrait les impôts moins lourds et le recrutement des armées moins implacable. C'est le contraire qui est arrivé. Mais les Allemands ne se sont aperçus de leur mécompte que quand leur erreur a été irréparable. Il n'en reste pas moins acquis que l'Allemagne actuelle, cette Allemagne haineuse et hargneuse, qui après avoir su vaincre et conquérir ne sait pas se soustraire à l'obligation de menacer et d'opprimer, est la fille directe et recouverte de l'Université prussienne et du Zollverein. L'Université lui a inculqué ses haines et le Zollverein ses préjugés.

En bien ! cette campagne d'assimilation lente, graduelle, qui, commencée dès 1818 par les hommes d'action de la cour de Prusse, a abouti si rapidement, sous le couvert de l'union douanière, à Sadowa et à la proclamation de l'empire tel qu'il est existant, va se reproduire et se poursuivre dans les pays autrichiens. Sans doute, les conséquences n'en seront pas immédiates ni prochaines. Mais M. de Bismarck sait semer, planter et même bâtir pour les générations futures. Il peut

répéter avec l'octogénaire de notre fabuliste :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Son incontestable fidélité dynastique se réjouit sans doute à la pensée que le petit-fils du vieil empereur Guillaume servi par quelque autre rejeton de la tige des Hohenzollerns, recueillera le fruit de cette graine d'annexions qu'il a si libéralement et si judicieusement répandue. Ce sera d'abord peut-être cette Silésie autrichienne qu'il eût, en 1866, la prévoyance généreuse de ne pas prendre, afin de ne pas allumer au cœur de l'Autriche une rancune qui l'eût poussée à venir à notre secours en 1870 ; puis, vraisemblablement, un coin de l'ancien duché d'Autriche, un lambeau de la Bohême et enfin tout le pays de langue allemande obéissant aux Habsbourg, en attendant la poussée de la conquête finale qui ferait de Berlin la capitale incontestée de l'Europe, le chef-lieu de la mobilisation de deux millions de soldats.

On ne saurait nous objecter que ce sont là des rêves, des hypothèses gratuites. Le parti des séparatistes allemands existe en Autriche ; il a son programme connu, ses chefs actifs, son groupe dans le Parlement, ses journaux : tout le monde sait ce qu'il veut ; il le sait lui-même — immense supériorité qu'il a sur M. Kalnoky ; et ce qu'il veut est précisément ce que nous venons de dire.

L'heureuse terminaison des négociations engagées à Varzin marque donc le point de départ d'une nouvelle et redoutable modification de l'équilibre des forces européennes.

Cette modification profitera-t-elle à l'Autriche ? Nous ne le pensons pas, ou plutôt, l'histoire à la main, nous pourrions prouver qu'elle ne peut lui profiter. Aussi plaignons-nous très sincèrement le généreux souverain qui a passé la moitié de sa vie à exploiter et l'autre moitié à réparer les fautes de ses ministres. Après l'illusion de Brest, le téméraire Kalnoky : c'est dans l'ordre ou plutôt dans la tradition. Mais, en face de pareilles perspectives, nous plaignons l'Europe condamnée prochainement à subir de nouvelles guerres ; nous plaignons surtout la France assurée bientôt de ne plus compter pour rien, la France qui pendant que se termine la sombre et menaçante besogne de Varzin est occupée à éplucher les phrases de M. Ferry et à pointer les votes probables sur les listes électorales.

LA MONNAIE DE NICKEL

Nous recevons d'un honorable correspondant les observations qui suivent, dont on comprendra l'intérêt pratique au moment où il serait question de substituer une monnaie de nickel à la monnaie de bronze :

« Les pièces nouvelles, dont la couleur du métal ainsi que le module différencieraient par celles de 50 centimes et de 1 franc en argent, donneront lieu à de nombreux mécomptes, car si la monnaie de nickel est d'un usage courant dans certains Etats voisins, il se passera quelque temps encore avant qu'en France nous soyons habitués à sa circulation au point de la reconnaître par le seul toucher. »

« Ne serait-il pas prudent, sinon indispensable, de lui imprimer un aspect absolument particulier en la perceant, au centre, soit carrément, soit quadrangulairement, à la façon des sapeques chinquois ? »

« Il y aurait plus ainsi d'équivoque possible et cela éviterait nombre d'erreurs qui ne manqueraient pas de se produire au début de la mise en cours. »

« Ce procédé, des plus simples, permettrait de conserver à ces pièces la forme circulaire si commode, sans avoir besoin, pour les différencier, de leur donner, comme certains l'ont proposé, la forme octogonale, qui n'est pas appropriée à la mise en rouleaux. »

Nous espérons bien qu'aucune suite ne sera donnée au projet tendant à modifier, par la substitution du nickel au bronze, le système actuel de monnaies divisionnaires.

Toutefois, dans le cas où des essais partiels auraient lieu, les observations qui précèdent devraient être prises en considération très sérieuse.

LE NEZ DE FERRY

Lorsque les radicaux lyonnais ont hué M. Jules Ferry, c'était tout simplement pour lui témoigner leur admiration. Ils l'eussent jeté dans le Rhône qu'il n'en faudrait point conclure qu'ils méprisent ses petits talents ; au contraire. Ces citoyens et lui se comprennent à merveille. C'est vrai qu'ils l'ont sifflé, mais ils n'en font pas moins cas de ses idées, et ils ont dévouement recueilli ses paroles, pour s'en souvenir en temps et lieu.

Que leur a-t-il dit ? Qu'il n'avait pas pour des idées avancées ; « de ne redouter ni les programmes ni les esprits avancés » ; telle est textuellement la déclaration qu'il leur a faite.

Alors, les excellents radicaux de Lyon, après avoir réfléchi huit jours, se sont réunis, et ils viennent, pour être agréables au Tonkinois de Fouchard, de rédiger un bon programme avancé — tout ce qui se fait de plus avancé — un de ces programmes comme il dit qu'ils aime.

C'est le programme électoral qu'ils ont décidé d'imposer à leurs candidats.

Impôt sur le revenu, abolition des trésoriers généraux et des sous-préfets, séparation de l'Eglise et de l'Etat, laïcisation complète de l'enseignement, confiscation des biens des communautés religieuses, expulsion des Princes, etc., etc. Il y en a fort long comme cela, et puis M. Jules Ferry aime les programmes avancés et radicaux, il doit être content. C'est tout ce qui se fait de plus complet comme article d'extrême-gauche.

Pourtant il avait dit : « Vous savez bien qu'on ne fait pas accepter à une société des réformes qui dépassent le niveau moyen des opinions et des tempéraments. Vous n'oubliez pas que les réformes ont besoin d'une élaboration préalable. »

Ici il y a désaccord ; pas d'élaboration préalable, ni d'ajournement ; les radicaux lyonnais exigent l'engagement signé de leurs candidats « de travailler immédiatement à la réalisation » du programme.

La République française avouera-t-elle maintenant que M. Jules Ferry, qui a voulu jouer les radicaux, est bafoué par eux ?

CHRONIQUE ÉLECTORALE

BASSES-PYRÉNÉES. — Un congrès conservateur, réuni à Orthez, a arrêté avant-hier la liste des six députés à élire pour les Basses-Pyrénées.

Cette liste est ainsi composée : Trois impérialistes : MM. Labat, député sortant ; Harispe, ancien député ; d'Ariste, ancien député.

Et trois royalistes : MM. de Luppé, de Laborde-Nogez et d'Estandeau.

ÉCHOS

M. de Marguerie, inspecteur général des finances, est admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite, et a été nommé inspecteur général honoraire.

M. Rathery, inspecteur des finances de 1^{re} classe, est nommé inspecteur général des finances, en remplacement de M. de Marguerie.

M. Philippe, percepteur de Vanves, est nommé à la recette de la 1^{re} division du dixième arrondissement de Paris.

M. Cuvillier-Flauray, percepteur de la 2^e division de Montpelier, est nommé à la perception de Vanves.

Derniers échos des fêtes de Mans : Mme Chanzy a remis au maire M. Cordet 500 francs pour les pauvres de la ville. Ces 500 francs ont été versés au bureau de bienfaisance.

Le ballon dirigé par M. Mangin est descendu, sans accident, vers neuf heures, à quinze kilomètres de Mans à Laigné-Saint-Gervais, dans le jardin d'un propriétaire de cette commune. Il n'y avait pas eu d'ascension au Mans depuis la mort de l'acrobate Petit, qui a si malheureusement terminé les fêtes du concours régional.

Demain jeudi, à onze heures du matin, grand banquet au Polygone de Vincennes pour l'inauguration du deuxième concours national de tir, organisé par la Ligue des Patriotes, sous la présidence d'honneur du général Campanon.

L'empereur et l'impératrice d'Autriche, à leur retour de l'entrevue de Gastein, sont allés rendre visite au roi et à la reine de Danemark, et au roi de Grèce, à Garmund, mais ils s'y sont rendus dans le plus strict incognito, car le duc de Cumberland se trouve aussi à Garmund et une visite officielle chez l'héritier dépossédé du trône de Hanovre et du trône de Brunswick aurait pu froisser l'empereur Guillaume et M. de Bismarck.

La dernière liste de souscription pour le monument Courbet s'élève à 5,837 fr. 77 c. Le total général est aujourd'hui de 74,072 fr. 13 c.

L'Académie des sciences morales et politiques vient de publier les Mémoires n° 4, ayant cette devise : « Patrie et Famille », et une autre somme de 1,000 fr. a été accordée au Mémoire n° 6, ayant pour épigraphe : « Aboutir. »

Nous avons publié hier la liste des récompenses obtenues par les peintres français à l'Exposition d'Anvers. Voici maintenant la liste des sculpteurs, graveurs et architectes qui ont été récompensés :

Sculpture. — Rappels de médaille d'honneur : MM. Lougeple, Carlier. Médailles d'honneur : MM. Chaplain (médaillon), Barrias. Médailles de 1^{re} classe : MM. Coutan, Roly (médaillon). Médailles de 2^e classe : MM. Gondonnier, Albert Lefèvre.

Gravure. — Rappel de médaille d'honneur : M. Gaillard.

Médailles d'honneur : MM. Jules Jacquemart, Théophile Chauvel.

Médaille de 1^{re} classe : MM. Boilvin, Leconteux.

Médailles de 2^e classe : MM. Henri Emile Lefort, Léon Rousseau, Achille Sirouy.

PRIX D'ABONNEMENT

PARIS : un an, 54 fr. ; 6 mois, 27 fr. ; 3 mois, 13 fr. — Le numéro, 15 centimes.
 DÉPARTEMENTS : un an, 64 fr. ; 6 mois, 32 fr. ; 3 mois, 16 fr. — Le numéro, 20 centimes.

INSERTIONS

ANNONCES. 1 fr. 50 la ligne.
 Chez MM. Fauchey, Laffitte et Co
 Place de la Bourse, 8.
 ÉTAU BUREAU DU JOURNAL, RUE DUCROISSANT, 1.
 Droit d'insertion réservé à la Rédaction.

LES MANUSCRITS DÉPOSÉS NE SONT PAS RENDUS

Médailles de 3^e classe : MM. Damman, Haussoulier, Mathy-Dorel. Mention honorable : M. Leveillé. Architecture. — Rappel de médaille d'honneur : Commission des monuments historiques. Médaille d'honneur : Louis Bernier. Médaille de 1^{re} classe : Albert Ballu. Médaille de 2^e classe : Courtois-Suffit. Médaille de 3^e classe : Ma hurin Calinaud. Mention honorable : Louis Calinaud.

Une très curieuse exposition de moulages en plâtre vient d'être ouverte par l'Union centrale des Arts décoratifs, dans les salles annexes de la Bibliothèque de la place des Vosges.

Ces moulages sont destinés à servir de modèles pour l'enseignement classique du dessin dans les écoles, et on peut les visiter librement et gratuitement.

L'inauguration du monument d'Auguste Blanqui, au Père-Lachaise, a fait parler du gant noir que le vieux conspirateur portait toujours à la main gauche. On a répété que Blanqui avait la lèvre, et que le fameux gant la dissimulait. La vérité, la voici : Blanqui avait au bras gauche un bracelet et une bague ayant appartenu à sa femme. Pour dissimuler le bracelet, qui n'est pas un ornement masculin et, en signe de deuil, il ganta sa main en noir.

Marcelin, le fondateur de la Vie parisienne, s'était retiré pour quelque temps en nous privant de sa plume gracieuse ; de son crayon si spirituel. Aujourd'hui, nous voyons avec le plus grand plaisir qu'il nous est revenu, et il signe brillamment sa rentrée par une étude parisienne et une page de dessins où l'on retrouve toute la verve de l'artiste si fin, si mondain, qui fit de son journal, créé en un jour de fantaisie, une publication inimitable, malgré les efforts d'une vaine concurrence.

Cette résurrection sera fêtée dans les boudoirs mondains, dans les châteaux et jusqu'aux foyers de nos théâtres qui vont rouvrir.

Le monument érigé au cimetière de Montparnasse en l'honneur de M. Albert Dumont, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, est complètement terminé. Il se trouve à gauche de l'habitation des conservateurs, dans la 18^e division, ligne numéro 3, entre les avenues de l'Est et du boulevard.

Le plan est dû à M. Rénier. Le monument, très simple, se compose d'une pierre tombale surmontée d'une stèle qui porte la simple inscription :

ALBERT DUMONT

et est ornée de nombreuses palmes académiques et de couronnes avec les mots : Instruction publique. — Enseignement supérieur

Aux deux faces latérales se trouvent des couronnes d'immortelles avec l'inscription :

Ecole d'Athènes. — Ecole de Rome

En haut du monument est placé le buste d'Albert Dumont, d'un ressemblance frappante.

A l'occasion de l'anniversaire de sa mort, 14 août 1884, des mains pieuses y ont placé des croix de fleurs et des couronnes portant l'inscription :

Anniversaire. — Reconnaissance

L'inauguration aura lieu après les vacances.

UNE

PAGE INÉDITE DE M. GEORGES OHNET

Le *Matin* a publié, il y a quelques jours déjà, un Avant-propos, où le brillant auteur du *Maître de forges* et de la *Grande Marinière* a écrit pour présenter au public un recueil de Nouvelles de M. Eugène Guyon. Il ne nous appartient pas, en une cause qui nous est presque personnelle, puisque tous les rédacteurs de ce journal entretennent avec son directeur des rapports où l'estime intellectuelle se complète par des sentiments d'affection depuis longtemps éprouvés, il ne nous appartient pas de dire du livre et de son auteur tout le bien que nous en pensons. Mais nous pouvons reproduire les appréciations que l'un des maîtres du roman

La Fontaine a exposé cette théorie à propos d'un singe qui montrait la lanterne magique, et en bien meilleurs termes.

Il va sans dire que cette règle il y a d'heureuses exceptions.

Quand la préface est faite pour accompagner le livre d'un illustre mort, elle prend alors les proportions monumentales d'une apothéose. Telle est, par exemple, celle de *Manon Lescaut*, par Alexandre Dumas. Un abbé Prévost de l'avenir payera peut-être un jour, au brillant écrivain, le même tribut d'admiration pour la *Dame aux Camélias*, et ce ne sera que justice. A l'égalité de chef-d'œuvre égalité d'hommage.

Ces quelques lignes n'ont donc qu'un but : présenter au lecteur l'auteur de ce livre nouveau. Ayant à choisir son introducteur, l'écrivain n'a pas pris, parmi ses confrères, le plus grand ni le meilleur, mais celui pour lequel, depuis plusieurs années, le public s'est montré le plus indulgent. La préférence accordée n'est donc point, en cette circonstance, une question de mérite, mais une question de bonheur.

La tâche qui m'est ainsi confiée s'offre aussi agréable que facile.

L'auteur des *Soirées de la Baronnie* est M. Eugène Guyon, qui a été le seul à penser, son talent étant surpassé par sa modestie, que, pour venir devant le public, il avait besoin d'un maître des cérémonies.

Tout le monde, en effet, connaît ce Parisien très sympathique, qui dirige avec autant d'activité que de talent un des grands journaux du soir, et se dévoue de l'écouter avec une attention, pour le plaisir de ses lecteurs, et pour le bien, de charmantes nouvelles. C'est un homme d'infinitement d'esprit, très accueillant et très affable, dans le salon duquel l'élite du monde des arts se réunit chaque hiver.

Par sa situation, il a été à même de tout voir, par goût il a beaucoup observé. Et son livre est le résumé de ses observations.

Je ne prétends pas affirmer que tout ce qui est conté soit arrivé. Je crois faire tort à l'auteur en n'ajoutant pas que, dans ses récits, l'imagination a sa part. Il a su arranger la vérité, et c'est par là que son livre a une véritable valeur artistique.

Je sais qu'il est de mode, aujourd'hui, de proscrire l'invention et d'imposer aux hommes de lettres l'observation étroite des médiocres vices et des faibles vertus de la société qui s'agit autour d'eux. Mais, en conscience, s'il fallait borner son effort à une si basse besogne, le livre n'en vaudrait pas la chandelle. Ainsi que l'a fort bien dit un des plus grands écrivains de ce temps-ci, Edmond About, les types d'exception ne sont que des exceptions. Entre Polyxène, Macbeth, Don Juan ou un bourgeois quelconque, romain, anglais ou espagnol, vivant tranquillement entre sa femme et ses enfants, il n'y a pas à hésiter. Le type sorti du moule commun, « le modèle courant » comme on dit dans le commerce, Monsieur Machin ou Madame Chose, ne méritent point un trait de plume.

C'est donc des types d'exception qu'on trouvera dans ce livre, et des plus curieux, et des plus excellentement choisis, tous points de vue, et de la fois vigoureux et délicat, qui donne à chacun des personnages un relief puissant. Telle de ces courtes nouvelles aurait pu servir de canevas à un gros roman. L'auteur n'a point voulu délayer son sujet, il l'a concentré et ramassé, de façon à produire en quelques pages rapides un effet plus saisissant. — Ce qu'il a donné là, c'est la moelle de son esprit.

Un des charmes particuliers de ce volume, c'est la variété extraordinaire des récits. La comédie y succède au drame, le rire y alterne avec les larmes. Et si grande est la souplesse du talent de l'écrivain que ces brusques changements de ton, d'allure et de forme, au lieu de suspendre et de laisser l'attention du lecteur, la ravivent et la prolongent.

On va ainsi, de page en page, jusqu'à la fin du volume, pleurant avec *Pauvre Madeleine*, priant avec *Léonie Davenne*, riant d'un rire épouvanté avec *l'Homme au foie blanc*, et se dévouant avec le *Remplaçant*, ce martyr de l'honneur.

Il convient cependant de faire remarquer que certaines de ces nouvelles, comme le *Ménage parisien* et *la train rapide*, sont d'une crédibilité très audacieuse. Mais l'écrivain montre bien nettement qu'en analysant le vice il en a voulu faire une leçon de morale. Et plus l'exemple pris par lui est hideux, plus la leçon morale qui en découle est haute.

Et puis, c'est l'originalité de ce livre de toucher à la fois à ce qu'il y a de plus élevé et de plus bas, et de nous montrer tout à la fois des héros et des monstres. La grandeur des uns compense la bassesse des autres ; la sublimité est la rançon de l'infamie.

Tous ceux qui lieront tomberont d'accord avec moi que dans ses trois cent trente-deux pages il y a plus de psychologie que dans de bien gros volumes qui prétendent à bouleverser l'esprit des contemporains et à leur arracher le cœur.

En le terminant, on aura la conscience de celui qui l'a écrit y a mis le meilleur de lui-même. Et de cette lecture on gardera une impression sereine et satisfaisante. Point d'amertume, point de dégoût, comme au sortir d'une débauche intellectuelle, mais un souvenir ému pour l'œuvre, et une vive gratitude pour l'auteur.

Georges ORNET.

CHINE ET TONG-KING

Que nous soyons menacés de voir la guerre se prolonger indéfiniment, cela ne fait de doute pour personne, pas plus pour l'armée que pour le gouvernement qui, comme nous l'avons dit hier, s'occupe activement de renforcer notre corps expéditionnaire.

Il résulte de renseignements donnés par des personnes qui viennent d'arriver de Chine, que les généraux chinois n'ont pu ramener sur le territoire du Céleste-Empire que peu d'hommes avec eux. Le plus grand nombre de ceux qui ont voulu désarmer ont refusé de rendre leurs fusils.

Or, le gouvernement de Pékin redoute par dessus tout une agglomération armée sur le territoire du Yunnan et du Quang-Si, agglomération qui amènerait des désordres et l'anarchie dans ces provinces. C'est pour cela que le gouvernement chinois a préféré abandonner sur le territoire du Tong-King les troupes qui ont refusé de rentrer désarmées en Chine.

L'effectif réel du corps expéditionnaire est de 23,000 hommes, y compris les corps indigènes.

Sur ces 23,000 hommes il y a 4,500 indigènes pour cause de maladie, et 3,000 hommes environ sont à Hue et en Annam.

Il resterait donc environ 16,000 hommes pour occuper toutes les places du Tong-King et former les colonnes mobiles. C'est donc 8,000 hommes au plus d'infanterie qu'il faut disposer pour les opérations militaires.

Ce chiffre sera encore diminué d'ici à deux mois, à cause des maladies et des ravages.

Mais il paraît que nous avons un moyen très simple de triompher de tous les obstacles, ce serait de nous faire un allié de Liu-Vin-Phuoc, chef des Pavillons-Noirs.

Il est certain, dit le *Matin*, que l'on négocie en ce moment avec Liu-Vin-Phuoc pour amener le chef des Pavillons-Noirs à se ranger complètement de notre côté.

Liu a écrit, après la paix, au général Brière de l'Isle, lui disant que la paix était faite, il serait disposé à entrer au service de la France, par crainte du ressentiment des Chinois à son égard.

A cette époque, Liu demandait le gouvernement des provinces septentrionales du Tong-King comme prince vassal soumis au protectorat français, en affirmant que, trois mois après, toute piraterie aurait disparu. Le général Brière de l'Isle craignait une ruse et refusa.

Aujourd'hui, ce projet ne paraît plus aussi irréaliste et un grand nombre d'officiers estiment que cette solution de la question du Tong-King serait très heureuse et empêcherait une nouvelle campagne dans les provinces du Nord, campagne qui présente, de l'avis de tous, des difficultés presque insurmontables.

Nous aurons naïvement que nous n'aurions aucune confiance dans cette transaction, et que nous nous déferions tout autant, sinon plus, de Liu notre allié, que de Liu notre adversaire.

GAZETTE DE PARIS

AVE, MARIA !

Ave, Maria ! Je vous salue, Marie ! Combien de centaines de mille de bouches les ont prononcées, il y a quatre jours, ces premiers mots de la douce prière que nous avons tous balbutiée sur les genoux de notre mère ! C'est qu'on les compte par millions les femmes, les jeunes filles qui ont reçu au baptême le doux nom de Marie.

Symbole de candeur, de pureté, de bonté, de résignation angélique, le nom de Marie se trouve dans tous les pays, et partout vénéré ; et partout, aux mères, aux sœurs, aux filles, aux épouses, aux fiancées, les sœurs aux frères, des fleurs à la main, parents et amis viennent dire : Ave, Maria ! Je vous salue, Marie !

Chose étrange : les libres-penseurs, les athées des deux sexes — car il y a des femmes qui prétendent ne pas croire en Dieu — donnent, eux aussi, le nom de Marie à leur fille.

J'en ai connu une, et des plus farouches, qui, interrogée sur cette singularité, répondit :

« Pourquoi j'ai voulu que ma fille s'appelât Marie ? Mais parce que ce nom est doux à prononcer, parce qu'il est vénéré partout, parce qu'il est (textuel) — il signifie, aux yeux de bien des gens, vertu, charme et dévouement, parce que ma mère s'appelait Marie, parce que le nom de Marie est sur toutes les lèvres dans les familles ; car, je l'ai remarqué, il n'existe pas de famille où le nom de Marie ne soit pas porté par quelqu'un. »

Ave, Maria ! Je vous salue, Marie !

Marie n'est pas un nom exclusivement adopté par les catholiques, comme d'aucuns pourraient le croire, parce qu'il est le nom de la mère du Christ.

Ce nom, les israélites l'affectionnent aussi. C'est que la sœur de Moïse et d'Aaron s'appelait aussi Marie, c'est-à-dire Miriam ou Mirjam. On sait que lorsque Moïse, âgé de trois mois, fut exposé sur le Nil par son père Amram et trouvé par la fille de Pharaon, ce fut Miriam, mise en sentinelle sur la rive, qui offrit à la princesse d'aller chercher une nourrice et lui amena la mère Jacobine.

Ave, Maria ! Je vous salue, Marie !

Avez-vous quelquefois entendu balbutier le nom de Marie par une toute petite fille qui peut à peine parler ? Elle sort d'instinctivement de ces lèvres d'ange ; l'enfant qui s'essaye ainsi à prononcer le nom de sa sœur ou de sa bonne ne dit pas Marie, mais Ma-He. Eh bien ! il n'y a rien de si doux, de si charmant que ces deux syllabes à peine ébauchées par cette bouche innocente : cela ressemble à un gazouillement d'oiseau, à un susurrement de colombe. Et il y a tant de gentillesse dans la façon dont la minuscule prononce, ces deux syllabes embryonnaires, que c'est à qui les répète en embrassant la fillette : Ma-He, Ma-He !

Ave, Maria ! Je vous salue, Marie !

Que de femmes célèbres, illustres et dans tous les rangs sociaux l'ont porté, ce doux nom de Marie, depuis Marie de Cléophas, sœur de la Vierge, jusqu'à Marie d'Orléans, depuis Marie-Thérèse la grande, jusqu'à Marie-Louise la bonne ! Et Marie-Roi, la vaillante reine de Hongrie, dont on a oublié le nom aussi lors des manifestations qui viennent de se produire à Pesh ! Pauvre Marie-Roi ! C'était bien la peine vraiment qu'elle affrontât cent fois la mort pour le bonheur de ses sujets ; c'était bien la peine que, victime de l'infidélité chronique de son mari Sigismond, elle mourût à 35 ans, martyre de la foi conjugale, pour qu'on ne put galants pèlerins français l'oublier. C'était bien la peine, dans ses beaux vers, ne s'être pas souvenu de la fille de Louis d'Anjou !

Ave, Maria ! Je vous salue, Marie !

Je me suis souvent demandé pourquoi l'on donnait le nom de Marie à des hommes. Il y en a eu de célèbres pourtant qui le portent et qui l'ont porté, depuis le jésuite Marie-Pierre et le capucin Marie-François jusqu'à l'avocat Marie-Thomas d'Auxerre et au géomètre Marie-Charles. Marie homme d'Elat ! Marie mathématicien ! Marie prédateur : est-ce que cela ne jure pas tout autant que Pierre, marchande de modes, et Jean, couturier, et que Michel brodeur ?

D'où viennent ces anomalies, ces contresens, ces bizarreries qui souvent font rire ? Je serais curieux de le savoir.

Quelle est la mère qui la première a eu l'idée baroque d'appeler son fils Marie ?

Et par quel concours de circonstances ce prénom de femme est-il devenu un nom de famille ?

Quant à moi, je le déclare, à mes yeux, Marie est un nom de femme par excellence ; non seulement parce qu'il est le nom des noms de femmes pour les catholiques, mais parce qu'il est harmonieux comme une note musicale, parce qu'il a inspiré un des plus touchants poèmes qui soient sortis de plume française, j'ai nommé *Marie* par le Breton Brizoux.

Je me découvre toujours devant une femme. Je souris toujours à une enfant, mais je suis toujours disposé à m'incliner plus bas et à sourire plus doucement quand je sais que la femme et que l'enfant s'appellent Marie.

Ave, Maria ! Je vous salue, Marie !

E.-M. DE LYDEN.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Espagne

Madrid, 18 août.

On mande de Las-Palmas (Canaries) : La frégate anglaise *Amethyst*, venant du Brésil, est arrivée ; elle a été privée de communication, elle a fait du charbon et est repartie pour l'Angleterre.

Le vapeur anglais *Opobo* est arrivé ici, ayant à bord les passagers du vapeur anglais *Corisco*, sombré sur la côte d'Afrique.

Madrid, 18 août.

Les journaux se plaignent de la conduite de l'Allemagne qui, en se disant l'amie de l'Espagne, traite plus durement celle-ci que si elle était son ennemi. L'opinion publique devient chaque jour plus surexcitée au sujet de la question des Carolines.

Madrid, 18 août.

Un médecin de Grenade a sauvé 14 cholériques sur 15 malades entrés dans la seconde période de la maladie, par des injections d'éther dans le rectum. Ce médecin a reçu l'autorisation d'appliquer son remède dans les hôpitaux.

Egypte

Le Caire, 19 août.

En Egypte, on ne paraît pas croire qu'Oliver Pain ait été fusillé, car vers la fin d'avril, les autorités anglaises du Caire croyaient Oliver Pain vivant ; on l'attendait même en Egypte, et ordre avait été donné de lui délivrer un laissez-passer.

Angleterre

Londres, 18 août, soir.

On mande de Bombay qu'un individu se disant prêtre catholique et prenant le nom de père Kanovics, a été arrêté il y a quelques semaines, à Cochim, comme espion russe.

Les autorités indiennes feignent de croire que c'est Olivier Pain.

Londres, 19 août.

Le *Standard* assure que le gouvernement s'attend à recevoir d'ici à deux ou trois jours, une importante communication du cabinet de Saint-Petersbourg concernant la question de Zuliczer.

On sait, dit le journal conservateur, que les négociations sont suspendues depuis quelque temps ; on attendait à Saint-Petersbourg des renseignements topographiques plus précis, plus détaillés, sur le territoire contesté.

Ces renseignements sont arrivés ; le jour nouveau qu'ils jettent sur le sujet en litige a permis au gouvernement russe de modifier ses propositions de telle façon qu'on peut espérer une solution rapide de l'unique difficulté sur laquelle l'Angleterre et la Russie ne se sont pas encore mises d'accord.

Allemagne

Berlin, 18 août, soir.

Le Congrès réuni pour les réformes à apporter au code maritime international vient de rouvrir ses séances à Hambourg.

Le président a fait connaître qu'il était loisible à chacun des membres du congrès d'employer au cours des débats sa langue maternelle.

Le paragraphe 1^{er} de la proposition hambourgeoise a été discuté.

Aux termes de ce paragraphe, il est interdit d'introduire dans les connaissances toutes clauses par lesquelles se trouverait d'une façon quelconque, restreinte, affaiblie ou éludée, l'obligation pour les armateurs d'équiper et d'approvisionner comme il convient leurs navires, de tenir la main à ce qu'ils soient dans de bonnes conditions de navigabilité, de faire en sorte que ces navires accomplissent exactement le voyage pour lequel ils sont affectés, l'armateur restant responsable des fautes ou de négligences de ses employés.

Le paragraphe 2^e de la proposition hambourgeoise spécifie formellement que toutes clauses ou réserves qui seraient en contradiction avec les obligations sus-mentionnées sont nulles et non avenues et n'auront aucune valeur légale.

Le vote a eu lieu (à la division), et le paragraphe a été adopté dans ses points essentiels à une forte majorité.

LES CONSEILS GÉNÉRAUX

ALPES (BASSES)

Président : M. Soustier, sénateur. Vice-présidents : MM. R. n. et de Se.

Secrétaires : MM. Allemand fils, Tarascon et Lio et L.

ARDECHE

Président : M. Chalame, sénateur. Vice-présidents : MM. G. et S. et S. et S.

Secrétaires : MM. Clauzel, Roussillon et Maillet.

CHARENTE

Président : M. Rambaud de la Roche. Vice-présidents : MM. Sazerac de Forge et de Champvillier.

Secrétaires : MM. de la Bastide et Darnal.

CORREZE

Président : Général Billot, sénateur. Vice-présidents : MM. Calary, avocat général à la cour de Paris, et Vidain.

Secrétaires : MM. G. Guyon et Lachau.

COTES-DU-NORD

Président : M. Gapon. Vice-présidents : MM. Ollivier, député, et H. et P. et P. et P.

Secrétaires : MM. Le Provost de Launay, député, et Kergarion et Le Cerf.

DOUBS

Président : M. Oudet, sénateur. Vice-présidents : MM. de Joffroy et S. et S. et S. et S.

Secrétaires : MM. Pangeot, Fallot et de Mouslier.

GENS

Président : M. Delpech-Gaillon. Vice-présidents : MM. Sallan et G. et S. et S. et S.

Secrétaires : MM. Etouard Deceps et de Gontaut.

Président : M. Clément, sénateur. Vice-présidents : MM. Philippe, Bancelon de Léchère.

Secrétaires : MM. Jouslin et Caré.

Président : M. Guinot, sénateur. Vice-présidents : MM. Dardy, Grenouillet.

Secrétaires : MM. Bidaut et Tiphaine.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Secrétaires : MM. Michal-Ladichère, Saulnier, Charbonnier et Gruyer.

Président : M. Buyat, député. Vice-présidents : MM. Boislivant et Rochas.

Les pompiers de la caserne du Château d'Eau ont aussitôt attaqué l'incendie, et ils sont restés maîtres après une demi-heure de travail.

Les dégâts s'élevaient à 1,500 fr. environ.

Mort subite. — Hier, vers deux heures et demie de l'après-midi, un homme à la démarche chancelante traversait le boulevard de Belleville, lorsque, arrivé près de la maison des Quatre-Arrondissements, au coin de la rue du Faubourg du Temple, il s'affaissa lourdement sur la chaussée.

Transporté immédiatement par quelques passants à la pharmacie Taffourat, boulevard de la Villette, n° 12, il y mourut dix minutes après, malgré les soins les plus empressés de l'aidé M. V. B., qui dirigeait la pharmacie en l'absence de son patron.

Le docteur Glodsen, de la rue de Belleville, n° 32, appelé en consultation, ne put constater la mort qu'il attribua à une congestion pulmonaire.

Ce malheureux, nommé Canivet, âgé de 40 ans, exerçant la profession de cordonnier, a été transporté à son domicile, rue Villin, 38.

Sa femme restée veuve avec quatre enfants en bas âge dont le défunt était l'aîné, ne peut que se lamenter.

L'affaire du quai Jemmapes. — Pierre Carrier, garçon marchand de vin, au service de M. P., quai Jemmapes, avait disparu de chez son patron, depuis la nuit du 10 août.

Cette nuit, Mme P., avait cru entendre, sur les bords du canal, des cris, des appels et aussi des exclamations : « A l'eau ! à l'eau ! » Elle s'est précipitée brusquement, croyant être en proie à une hallucination.

Elle avait tenu du portillon, et ne percevant plus rien d'anormal, s'était rendormie. Le lendemain, en ne voyant pas reparaitre Carrier, elle fut prise d'un sombre pressentiment et alla faire sa déclaration au commissariat de police du quartier.

Carrier n'avait plus été revu, lorsque, il y a deux jours, son cadavre a été repêché dans le canal Saint-Martin, près du pont d'Austerlitz.

Il avait autour du cou une serviette de garçon, serrée de manière à laisser supposer qu'il avait été étranglé.

Du plus, on a constaté des traces évidentes de violence sur diverses parties du corps.

Sa chaîne de montre, son porte-monnaie ont disparu. Tout fait supposer que le malheureux a été assassiné.

Le corps a été transporté à la Morgue, où le parquet a ordonné l'autopsie.

Suicide d'une mère et de son enfant. — Un ouvrier fabrilier nommé B., marié à une jeune femme et père d'une petite fille de cinq mois, rentrait chez lui, rue du Plateau, avant-hier soir, vers dix heures. Arrivé à la porte de son logement, il fut tout surpris de sentir une odeur pénétrante de charbon.

Le logement entier était pénétré d'une odeur acre.

Le malheureux se précipita vers la chambre commune; elle était fermée en dedans. Il fit voler la porte en éclats et pénétra dans l'intérieur.

Sa jeune femme était étendue sur le lit, morte, tenant serrée dans ses bras sa petite fille qui cachait sa tête blonde sous son épau. Au milieu de la pièce deux réchauds de charbon achevaient de se consumer.

Un médecin appelé en toute hâte et les voisins accourus ont prodigué en vain tous les secours.

L'asphyxie avait achevé son œuvre meurtrière.

Billets de banque déterrés. — Dernièrement, un agent de change de Paris envoyait à M. de P., propriétaire d'un château dans le département d'Ille-et-Vilaine, un chèque contenant 34 000 francs en billets de banque.

Le destinataire, ayant constaté qu'il manquait quelques billets, a porté plainte.

M. Dulac, commissaire de police aux délégations judiciaires, est chargé de procéder à une enquête, afin d'établir si le vol a été accompli par quelque employé de la poste.

Tentative d'assassinat. — Depuis quelque temps la justice fait rechercher un repris de justice, en rupture de ban, inculpé de toute une série de vols, le nommé Yvon, âgé de vingt ans.

M. Trobert, commissaire de police du quartier des Enfants-Rouges, qui fit en ce moment l'interdiction de M. Gavrelle, commissaire de police du quartier des Arts-et-Métiers, a été assez heureux pour trouver la piste de ce malfaiteur, et hier soir, il le faisait mettre en état d'arrestation et conduire au commissariat de la rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Tout à coup Yvon, trompant la surveillance de ses gardiens, ouvrit une fenêtre donnant sur la rue, se précipita sur la chaussée, sans se faire aucun mal, sortit un couteau de sa poche et prit la fuite.

Malheureusement pour lui, au rez-de-chaussée, au-dessous des bureaux du commissariat, se trouve un poste de police, à la porte duquel un gardien est placé jour et nuit.

Celui qui était alors de service donna l'éveil à ses collègues, qui sortirent aussitôt et se mirent à la poursuite du fugitif.

Une véritable chasse à l'homme commença, et ce n'est que grâce au concours de courageux passants qu'Yvon put être enfin

repris, boulevard Sébastopol, près du square des Arts-et-Métiers.

Il fallut enlever une véritable bataille avec cet individu avant de s'en rendre maître.

M. Trobert s'est empressé de le diriger sur le Dépôt.

Par les toits. — La demoiselle Joséphine Roussel, une jeune modiste, qui occupe un petit logement de deux pièces, au deuxième étage de la maison portant le n° 4, de la place Valois, a été réveillée en sursaut, la nuit dernière, vers deux heures, par un léger bruit provenant de son cabinet de toilette, muni d'une fenêtre à tabatière donnant accès sur le toit.

Elle sauta précipitamment en bas de son lit, courut vers le cabinet et se trouva en présence d'un homme qui la menaçait de lui faire rentrer sa langue si elle criait.

La pauvre fille recula avec épouvante, puis ouvrant sa porte, elle se jeta dans le corridor en appelant au secours.

Un locataire, M. Bonille, accourut ; d'autres voisins le suivirent, mais le malfaiteur avait fermé la porte à double tour, et lorsque les gardiens de la paix, qu'on était allé chercher, pénétrèrent dans le logement, dont il fallut enfoncer la porte, l'oiseau était envolé.

Des pompiers furent requis, et l'on se livra à une véritable chasse qui dura deux heures, et n'eut aucun résultat.

Le malfaiteur, qui connaissait parfaitement la position topographique des lieux, était allé sortir par la maison n° 3.

Le commissaire de police du quartier, qui est venu procéder aux constatations, a remarqué que cet homme, avant de pénétrer chez Mlle Joséphine, avait visité les caves où il n'avait trouvé que des bouteilles vides.

Chez la petite modiste, il s'est emparé d'une somme de 15 francs.

Suites de l'ivresse. — Le concubine de la maison n° 11, rue Legendre, a trouvé, hier matin, gisant inanimé au bas de l'escalier, un de ses locataires, le nommé Jean Thorel, âgé de cinquante-sept ans, ancien valet de chambre.

Toutes les tentatives pour le ramener à la vie ont été inutiles.

On croit que Thorel, étant ivre, aura fait un faux pas et sera tombé à la renverse.

On a trouvé sur le cadavre une somme de deux cents francs en or. De plus il avait mis un dépôt chez la concubine un litre de rente d'une valeur de quarante mille francs.

On recherche la famille du défunt.

Chute mortelle d'un ouvrier. — Boulevard d'Enfer, hier, un homme posant des ardoises sur la toiture du n° 210, a perdu l'équilibre, est tombé, et est venu se briser le crâne sur le pavé.

On l'a transporté dans une pharmacie, mais tout secours était inutile.

DEPARTEMENTS

Bouches-du-Rhône. — La ligne souterraine télégraphique de Paris à Lyon et Marseille est terminée, et les fils qui la relient seront mis en service dès que les appareils spéciaux appelés à les desservir seront installés dans les bureaux de Paris, Lyon et Marseille. On travaille actuellement au bureau central de Marseille à l'installation de ces appareils qui seront placés à bref délai.

Les fils souterrains vont donner la possibilité de mainte n'régulière, quel que soit l'état de l'atmosphère, les communications télégraphiques entre Paris, Lyon et Marseille. Des conducteurs souterrains ne tarderont pas plus à fonctionner entre Marseille, Toulon et Nice.

On sait, en outre, que Marseille et le Havre ont été reliés directement par un fil télégraphique. Ce qui donne une importance toute particulière à cette communication, c'est qu'elle relie directement le bureau central de Marseille avec celui de la Compagnie du Commercial Cable, et l'on peut dire que le fil Marseille-le-Havre est le prolongement de la ligne franco-américaine exploitée par cette Compagnie et qui alterne au Havre.

Rhône. — M. Wilson, depuis la clôture de la session, fait la navette de département en département.

Après avoir accompagné son illustre beau-père à Mont-Saint-Vaudrey, il est revenu deux jours après à Paris, puis s'est rendu à Rouen, ensuite dans l'Indre-et-Loire, où il a fait, dimanche, un long discours au comice agricole de Ligué.

Aujourd'hui, on signale sa présence à Lyon.

M. Wilson est bien, comme on l'a nommé, le commis-voyageur de la maison Grévy et Co.

Nord. — Un accident grave est arrivé lundi dans l'après-midi au champ de tir de l'Arbrisseau.

Deux escadrons de 100 chasseurs à cheval se livraient à des exercices de tir, lorsque, tout à coup, un cheval appartenant à un cavalier se cabra et se jeta sur un soldat qui était placé à la porte d'un gardeur.

Celui qui était alors de service donna l'éveil à ses collègues, qui sortirent aussitôt et se mirent à la poursuite du fugitif.

Une véritable chasse à l'homme commença, et ce n'est que grâce au concours de courageux passants qu'Yvon put être enfin

repris, boulevard Sébastopol, près du square des Arts-et-Métiers.

Il fallut enlever une véritable bataille avec cet individu avant de s'en rendre maître.

M. Trobert s'est empressé de le diriger sur le Dépôt.

Par les toits. — La demoiselle Joséphine Roussel, une jeune modiste, qui occupe un petit logement de deux pièces, au deuxième étage de la maison portant le n° 4, de la place Valois, a été réveillée en sursaut, la nuit dernière, vers deux heures, par un léger bruit provenant de son cabinet de toilette, muni d'une fenêtre à tabatière donnant accès sur le toit.

Elle sauta précipitamment en bas de son lit, courut vers le cabinet et se trouva en présence d'un homme qui la menaçait de lui faire rentrer sa langue si elle criait.

La pauvre fille recula avec épouvante, puis ouvrant sa porte, elle se jeta dans le corridor en appelant au secours.

Un locataire, M. Bonille, accourut ; d'autres voisins le suivirent, mais le malfaiteur avait fermé la porte à double tour, et lorsque les gardiens de la paix, qu'on était allé chercher, pénétrèrent dans le logement, dont il fallut enfoncer la porte, l'oiseau était envolé.

Des pompiers furent requis, et l'on se livra à une véritable chasse qui dura deux heures, et n'eut aucun résultat.

Le malfaiteur, qui connaissait parfaitement la position topographique des lieux, était allé sortir par la maison n° 3.

Le commissaire de police du quartier, qui est venu procéder aux constatations, a remarqué que cet homme, avant de pénétrer chez Mlle Joséphine, avait visité les caves où il n'avait trouvé que des bouteilles vides.

sa force et, quoique la nuque ait été traversée, il y a tout lieu d'espérer que la guérison sera assez rapide.

LES TABLETTES DU DOCTEUR

LE PANARIS

Le panaris est une maladie très commune. Il résulte de l'inflammation aiguë d'un, ou de plusieurs, ou de tous les tissus qui forment le doigt.

Les auteurs en ont décrit un assez grand nombre de variétés. Il suffit d'en admettre quatre : Dans la première variété, le panaris a son siège à la surface du derme, c'est la *fourmele*, le *mal d'adventure*, le *panaris érysipélateux*. Dans la seconde, le panaris affecte le tissu cellulaire qui se trouve au-dessous de la peau. Dans la troisième, il attaque la gaine des tendons. Dans la quatrième, il produit l'inflammation du périoste et amène la nécrose de l'os.

On pourrait admettre encore une division plus simple, mais moins complète : 1° panaris superficiel ; 2° sous-cutané ; 3° profond.

Cette affection reconnaît pour causes tous les traumatismes des doigts : écorchure, piqure, contusion, coupure ; mais surtout toute piqure avec un instrument ayant séjourné dans des matières sales, irritantes ou décomposées. Toutes les personnes maniant par métier des substances caustiques ou putrides y sont particulièrement exposées : anatomistes, charcutiers, bouchers, etc.

Le frottement avec les instruments de travail détermine la production de ce qu'on appelle *durillon*. Celui-ci constitue un corps étranger qui peut déterminer une inflammation phlogogénique donnant lieu à un véritable panaris : *durillon forcé*.

Dans la première variété, l'inflammation est très superficielle. Le panaris débute par une petite douleur augmentant peu à peu. Le doigt devient rouge et enflé. Au bout de quelques jours, il se produit une sécrétion d'un liquide séro-purulent qui soulève l'épiderme.

Ce panaris n'a aucune gravité et le traitement en est fort simple ; quelques cataplasmes et des soins de propreté suffisent pour le guérir assez rapidement. Il faut savoir cependant que, mal soigné ou irrité, il peut passer à une forme plus grave.

Le panaris de la seconde variété, le *panaris sous-cutané* ou *sous-dermique*, est un véritable phlegmon avec tous ses symptômes habituels : tuméfaction, rougeur, chaleur, douleur très vive, térébrante, fièvre intense. Le bras s'engorge et il est rare que les ganglions de l'aisselle ne se tuméfient pas. Le pus qui se forme s'étend sous la peau.

Le panaris de la gaine des tendons commence comme le précédent, mais bientôt les symptômes arrivent à une bien plus grande acuité ; la douleur devient *perforante* (Astruc). La fièvre est intense, et le doigt, tuméfié au niveau de la portion palmaire des deux premières phalanges, est immobilisé dans une légère flexion.

Le panaris périostite ne présente pas un gonflement très marqué ; la rougeur de la peau est peu intense, et cependant la douleur est extrêmement vive. Après quelques jours, on est obligé d'ouvrir et l'on voit la phalange complètement nécrosée, libre, ou adhérent encore au squelette du doigt par les ligaments latéraux.

Le panaris est une affection très douloureuse. Les deux premières variétés sont relativement peu graves, si elles sont bien soignées ; mais il n'en est pas de même des deux dernières.

Dans le panaris de la gaine, le pus peut fuser dans la paume de la main et à l'avant-bras ; les tendons se mortifient souvent, et le doigt peut devenir séquestré ; le malade demande fréquemment d'être débarrassé. Le panaris périostite est encore plus grave puisqu'il nécessite l'extraction de la phalange nécrosée.

Traitement. — Nous avons déjà indiqué le traitement de la première variété.

Pour le traitement de la seconde : repos complet du bras, position élevée de la main, emploi des cataplasmes, bains locaux émollients, et surtout incision hâtive.

Pourquoi recommandons-nous d'ouvrir le panaris de bonne heure ? Pour une raison bien simple que tout le monde peut comprendre :

Le panaris est une grave inflammation. Celle-ci produit toujours de la rougeur, de la chaleur, de l'enflure et de la douleur.

à vous, encore une fois, n'ayez aucune inquiétude ; je le veux !... Dormez sur les deux oreilles !...

— Quel, monsieur, vous voulez que je sois tranquille, après l'ordre que je viens de recevoir ? objecta maman Tavy en montrant la lettre de Caroline Riga.

— Ah ! c'est juste... Ce papier, voilà ce qui vous chagrine... Eh bien ! donnez-le moi, je vous prie, et tenez ! voyez le cas que j'en fais ! dit Claude Martel en déchirant la lettre, dont les lambeaux jonchèrent le tapis.

— Oh ! mon Dieu ! gémit encore une fois maman Tavy, stupéfaite.

— En fait d'ordres, madame, continua Claude Martel, qui semblait s'être arrêté à une décision définitive... en fait d'ordres, vous m'entendez bien ? désormais, vous n'aurez plus à en recevoir que de moi !

— Oui, monsieur... je ne demande pas mieux... Mais dans le cas présent, que dois-je faire ?

— Rien !... Je me charge de tout ! articula nettement Claude Martel, en lançant à maman Tavy un de ces regards foyaux et fermes qui inspirent la confiance et relèvent les courages les plus abattus.

Maman Tavy sembla réfléchir un instant, puis, s'enhardissant tout à coup :

— Donc, comme ça, monsieur, dit-elle, une supposition : en cas de grabuge, vous répondez de la casse ?

— Oui, oui, qui ! affirma Claude Martel, par trois fois, avec un crescendo comique... je réponds de tout, de tout, de tout !... Est-ce clair ?

— Clair, monsieur ? Dame ! oui et non... Mais dès l'instant que vous me garantissez contre les avaries, ça doit me suffire, et ça me suffit... A partir d'aujourd'hui, c'est entendu : je me moque de la Caroline.

Elle ajouta, en ses dents :

Personne ! je m'en moque... comme du shah de Persé !

Il y a quinze ans, hélas ! en pareil

leur, augmentant en raison directe de l'enflure. Vu la peu d'élasticité de la peau du doigt, le mal ne peut pas s'étendre, se mettre à l'aise, et alors il ronge tout à l'intérieur ; aussi le panaris qui, souvent, n'était que sous-cutané, devient panaris de la gaine, et la douleur augmente de plus en plus, et la guérison arrive plus tardivement.

Si, au contraire, on ouvre largement et de bonne heure, on permet au mal, serré comme dans un étui par la peau, de s'épanouir ; il n'est pas obligé de ronger tout ce qu'il trouve dans la prison où il se voit ensermé, et d'amener la nécrose de l'os qui nécessiterait l'extraction de ce dernier. Ainsi le panaris suivra rapidement, sans encombre, sa marche, et la guérison arrivera sans laisser aucune trace.

Séulement, comme l'incision est douloureuse, nous croyons qu'il est utile, si le malade est sensible, délicat, de pratiquer l'anesthésie locale, soit au moyen de l'éther pulvérisé, soit au moyen d'un mélange réfrigérant : glace pilée et sel marin mélangés par parties égales et maintenus pendant une ou deux minutes sur le doigt.

Quand le panaris a été bien ouvert, quand le pus est bien sorti pendant deux ou trois jours, nous nous trouvons très bien des lavages à l'eau phéniquée, 4 ou 5 fois par jour.

Nous n'avons pas à parler des remèdes que les empiriques, si souvent consultés même dans les grandes villes, prescrivent tous les jours. La plupart des pomades ou des onguents qu'ils ordonnent rendent quelquefois des services ; mais pourquoi ? Parce que la graisse, l'huile, le repos suffisent presque toujours dans ces cas, dès le début du mal. Seulement, lorsque le panaris est arrivé à la période de suppuration, les topiques, si ce n'est les cataplasmes, ne peuvent rendre aucun service ; il faut alors que la suppuration soit évacuée et pour cela il faut ouvrir.

Mais, nous le répétons, l'incision doit être faite le plus tôt possible, si on veut éviter des suites très fâcheuses.

D^r H. VIGOUROUX.

Démographie ou Statistique
DES NAISSANCES ET DÉCÈS DE LA VILLE DE PARIS DU 2 AU 8 AOUT 1885.

Le service de statistique a reçu notification de 1,203 naissances, dont 584 du sexe masculin et 619 du sexe féminin.

Le chiffre des décès n'a atteint que 884, au lieu de 952 ; l'état sanitaire de Paris est donc très satisfaisant.

La fièvre typhoïde continue à être fréquente, quoiqu'elle ait subi une légère diminution : 33 décès au lieu de 42.

La petite vérole est toujours très rare : 2 décès dans les deux dernières semaines.

La rougeole s'est atténuée : 12 décès au lieu de 23.

La scarlatine s'est aggravée : 7 au lieu de 2.

Il en est de même du croup : 23 au lieu de 18.

Le phlogisme pulmonaire reste à peu près stationnaire : 159 au lieu de 172. Il en est de même de la bronchite aiguë : 8 décès dans les deux semaines, et de la fluxion de poitrine : 42 au lieu de 59.

La diarrhée infantile ou atrophie est toujours très fréquente : 151 décès au lieu de 145. Il est fort probable qu'elle ne perdra pas sa fréquence avant quelques semaines.

GAZETTE THÉÂTRALE

UNE GRAVE NOUVELLE
La dissolution de la Société des Bouffes-Parisiens a été votée hier par MM. Rivière et Léger, commanditaires de ce théâtre, et par M. Piquera, fondé de pouvoirs de Mme veuve Comte, de MM. Blandin et Cantin.

M. Gaspari a envoyé à la presse une lettre dans laquelle il se plaint des procédés de M. Cantin.

Il ne faut pas oublier que M. Gaspari n'a été directeur que pendant trois mois et que ce délai n'a jamais suffi à quoi que ce soit pour sauver une situation. C'est pourquoi M. Gaspari va, paraît-il, poursuivre à outrance son prédécesseur.

Le bruit court que M. Cantin réprendrait la direction du théâtre des Bouffes ; nous ne croyons pas à cette nouvelle, car il est inadmissible de supposer un instant que M. Cantin rachèterait, après liquidation, son propre théâtre qu'il a administré pendant cinq ans, alors que M. Gaspari ne l'a dirigé que pendant trois mois.

D'autre part, voici ce que dit notre confrère M. Besson, dans l'*Événement* :

« Quant à M. Gaspari, il est certain que ses administrations passées n'ont pas toujours été heureuses. »

Mais il faut convenir aussi qu'on l'a jeté cas, maman Tavy n'en est pas manqué de dire : « Comme du roi de Prusse ! »

Cependant, de son côté, Caroline Riga était en proie à une sourde agitation. Elle passa presque sans dormir la nuit qui suivit l'envoi de sa lettre à Mme Tavy.

Le lendemain, dans la matinée, pour se distraire des idées sombres qui l'assiégeaient obstinément, elle courut les magasins, achetant à profusion de menus objets de toilette et de fantaisie, des bijoux superbes, des livres illustrés de belles images.

Une grande table du salon se trouva bientôt tout encombrée de ces merveilleux coliflors.

Caroline voulait qu'à son retour du couvent, sa petite Marthe fût éblouie.

D'ailleurs, ces accessoires entraient dans ses plans de mise en scène, pour le coup de théâtre qu'elle méditait.

Réflexion faite, et pour prendre patience, elle avait résolu de se donner la joie d'un supplice infligé, comme avertissement, à Rodolphe Laval, en attendant le grand éclat réservé pour le moment du mariage.

« Mais qu'enonce, après avoir laissé jus, que-là sans réponse les missives nombreuses et pleurantes dans lesquelles le nigard implorait journellement son pardon, Caroline s'était ravisée tout à coup, et, feignant de s'humaniser, elle lui avait fait savoir qu'elle consentait à le recevoir ce jour-là. »

Mais au moment même de réaliser son projet, pourquoi donc manquait-elle d'entraîner ? D'où lui venait cette absence de suite dans la chaîne, cette hésitation dans la vengeance ?

Voilà que les vagues appréhensions, qui l'avaient agitée durant la nuit, revenaient la ressaisir en plein soleil ; et, malgré elle, tout le fil dont elle avait fait provision, pour le déverser à flots sur la tête de l'albino, était bien près de se résoudre en une indéfinissable com

bien facilement par dessus bord, après cinq mois (deux mois de vacances et trois mois de gestion effective) pendant lesquels il avait eu les mains liées par les traités de son prédécesseur.

M. Gaspari n'avait donc rien pu faire par lui-même. — C'est à ce moment où il allait inaugurer sa direction personnelle qu'on le cassa aux gages.

Si l'on a eu des raisons plausibles, certes on a bien fait.

Si l'on s'est défait de lui, on aurait pu s'en défier plus tôt, et ne pas le nommer directeur du théâtre il y a cinq mois, car enfin on le connaissait aussi bien à cette époque qu'on le connaît aujourd'hui.

Si l'on n'avait pas d'autre raison à invoquer, ce serait un peu l'acte, et la force primait une fois de plus le droit des gens.

Mais les tribunaux nous fixeront à cet égard.

Et maintenant, nous laissons la parole à M. Cantin, dont nous attendons les explications.

Le dimanche 23 août prochain, auront lieu à Châteaufort, un grand concours et une grande fête de gymnastique auxquels doivent prendre part de nombreuses sociétés.

Cette cérémonie sera présidée par M. le préfet de la Seine.

Pendant dimanche de la fête communale. — Distribution de secours aux indigents ; bal, illuminations.

Lundi, 24 août. — Continuation de la fête. Jeux pour les garçons et les jeunes filles de la commune.

Deuxième dimanche, 30 août. — Grande joute sur l'eau ; régates à la voile ; grand feu d'artifice, par M. Ruggieri ; fête vénitienne sur la Seine, organisée par le canot-concert « l'Union de Paris. »

M. Francisque Sarcey a de nouveau consacré à la Comédie-Française son feuilleton tout entier.

La critique du *Temps* se plaint, avec raison, que la jeune troupe ne sait plus son répertoire.

C'est ce qui fait qu'il n'y a plus de pièces montées, et que l'on tourne dans le cercle très étroit de représentations toujours les mêmes.

M. Kœmpfen ne se doute guère que l'autre jour il a fait, sans le savoir, une révolution qui a frappé le théâtre de stupeur. On est sur le point de jouer *Don Juan d'Au-triche*, et c'est Mme Barretta-Worms qui avait été chargée du rôle de dona Florinde. Le choix n'était pas heureux ; car Mme Barretta, qui a infiniment d'ingénuité et de grâce, manque absolument de force. On ne peut pas tout avoir.

Mais ce n'est pas là pour aujourd'hui qu'est la question. Elle a été croit avoir besoin d'un coup de tête. Elle a fait quelques objections, qui étaient fort sensées. Elle insinua le signe le congé. Mais, comme *Don Juan d'Au-triche* était en répétition, comme il fallait que la pièce passât, il donna à une autre le rôle de dona Florinde.

C'est ainsi qu'il y avait en répétition un petit acte de M. Verconsin. Mlle Reichenberg devait jouer le principal rôle. Elle prend un congé. Il faut dire qu'elle, particulièrement, elle ne l'avait pas vu, car elle a été toute l'année sur la brèche ; mais, enfin,

